

TRANSALPINA 9 : LA TRADUCTION LITTÉRAIRE. DES ASPECTS THÉORIQUES AUX ANALYSES TEXTUELLES

Loredana MITITIUC-ȘVEICA

Parue pour la première fois en 1996 aux Presses universitaires de Caen, la revue *Transalpina (Etudes italiennes)* se présente comme une sorte de dossier sur l'histoire de la réception de la littérature italienne en France. Bien qu'elle se veuille une contribution à l'approfondissement de la réflexion sur la traduction littéraire franco-italienne, par la variété des approches mises en oeuvre, on peut affirmer, sans avoir tort, qu'elle dépasse cet espace culturel et géographique pour enrichir le domaine théorique et pratique du traduire universel.

Le numéro 9, dont il est question dans cet article, comprend onze interventions recueillies et présentées par Viviana Agostini-Ouafi et Anne-Rachel Hermetet, et touche un très large éventail de conceptions et de pratiques traductives. Caractérisée par l'interculturalité et l'interdisciplinarité grâce à la rencontre des linguistes, théoriciens de la traduction, comparatistes et italianistes, ce numéro de la revue fait le passage des aspects théoriques de l'acte du traduire aux analyses textuelles pratiques.

Nicolas Bonnet (Université de Bourgogne-Dijon) qui signe la première intervention aborde des concepts tels : l'intraduisible, le dépassement de l'original par le texte-cible, l'étranger et l'étrangeté dans l'opération traduisante, la traduction comme « discours direct libre », en reprenant en d'autres termes les enjeux de la vieille querelle entre « sourciers » et « ciblistes ». Dans la logique de l'intraduisibilité, toute reformulation d'un énoncé affecte le message, le traducteur ne produisant que sa propre version de l'original. Ce qui montre que la traduction a des liens avec le discours indirect, mais dans la même mesure avec le discours direct car le texte-source est réénoncé dans le texte-cible d'habitude comme une simple restitution du discours. D'où le syntagme du « discours direct libre » auquel on

associe parfois l'opération de la traduction, expliqué dans les notes du sous-sol par l'auteur de l'article comme « un discours directement rapporté sans explicitation du sujet énonciateur » (p. 21). On y ajoute que ce procédé a été inauguré par James Joyce dans *Ulysse*. Tout comme la sémioticienne italienne Susan Petrilli, dont Bonnet suit les conceptions, il fait l'analyse de l'idée préconçue conformément à laquelle le texte original a la prééminence face au texte traduit, l'ordre chronologique devenant ainsi traditionnellement parlant équivalente avec l'ordre de la valeur. Son conclusion est que s'il s'agit quelque fois d'un dépassement du texte original par la traduction, alors dans ce cas il est question aussi d'une distance irréductible et d'un rapport de filiation. Tout traduction se relève comme le fruit d'une époque. Il est juste de penser donc que le traducteur doit être doué d'une « compétence littéraire et poétique » pour opérer convenablement la traduction, mais différente de la poétique de l'auteur, partiellement reproductible et transposable dans la langue-cible. Lorsqu'on traduit *l'étranger*, il y a toujours, du point de vue structurel, des parties qu'on s'oppose à la transposition sic et simpliciter d'une langue à l'autre et que le traducteur, fidèle à sa propre esthétique, refuse de transposer. Intéressé à clarifier le terme d'*étangeté*, Bonnet fait un court historique de ce mot dans la traductologie, en le parsemant de citations de grands noms tel : A. Berman, J.-R. Ladmiral, Karl Wilhelmron, Humboldt et d'exemples (surtout tirés de la *Comédie* dantesque). Que l'on veuille ou non, la traduction ressent la trace du passage d'une langue à l'autre et conserve en soi l'empreinte du texte original.

Viviana Agostini-Ouafi (Université de Caen Basse-Normandie) passe en revue le parcours du romancier et sémioticien de renom Umberto Eco dans son aventure traductologique qui commence avec la traduction d'une oeuvre de Raymond Queneau intitulé *Exercices de style* (1983) jusqu'en 2003, année dans laquelle paraît *Dire quasi la stessa cosa*, une vraie réflexion sur l'acte du traduire. Elle y fait pratiquement une reconstitution de la genèse de cette oeuvre en lui cherchant sa place dans la pensée de son auteur et en analysant certains contenus tels : l'interprétation du texte (-source)

et la substance de l'expression à valeur esthétique, surtout dans les textes poétiques. On comprend que l'explication du titre, en traduction *Dire presque la même chose*, vient d'une théorie de son auteur qui affirme, en suivant les idées de Roman Jakobson dans *Aspects linguistiques de la traduction*, que synonymie ne dit pas équivalence complète. Ce qui fait de ce concept, en fonction de l'intention qui guide le texte-source, l'objet d'une négociation de la part du traducteur. Un autre concept, celui de la « fidélité » est lié à l'idée que la traduction est toujours l'une des formes de l'interprétation et que, même en partant de la sensibilité et la culture du lecteur d'arrivée, la traduction doit viser à retrouver, sinon l'intention de l'auteur, au moins l'intention du texte-source, ce que le texte dit ou suggère par rapport à la langue qui l'exprime et au contexte culturel qui l'a vu naître. À la différence de l'approche systémique TT-oriented d'Even-Zohar qui va vers l'histoire de la culture et l'étude sociologique des phénomènes sémiotiques, l'approche interprétative d'Eco est tournée vers l'*intentio operis* (l'intention du texte : les stratégies discursives effectivement inscrites par l'auteur dans le texte, de façon délibérée ou inconsciente) et vers *le lector in fabula*, le lecteur modèle. Si le premier ne privilégie que la culture d'accueil, Eco se déclare intéressé aux problèmes linguistiques et culturels inhérents au texte-source.

Jean-René Ladmiral (Université de Genève, Institut supérieur d'interprétation et de traduction (ISIT), Paris) « attaque » le concept de « déverbalisation » apparu dans le cadre de la « théorie interprétative de la traduction » (TIT) développée par les traductologues et interprètes Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, professeures à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ÉSIT) de l'Université de Paris III. Ce *salto mortale* ou saut périlleux qui se produit dans le texte du traducteur sert à faire le passage entre le texte source et le texte-cible, entre lecture et réécriture, y compris le décrochement des signifiants linguistiques de la langue-source. Et entre ces moments, Ladmiral distingue une interface, *une interphase*, un moment médiateur de nature psychologique ou « mentale » qui les articule l'un à l'autre et

qu'il nomme *no-man's langue*. Autrement dit, le message (le contenu du message) passe du niveau verbolinguistique à un niveau psychocognitif). Ce qui fait de la traduction une opération triangulaire. Le traducteur se doit d'être un « co-auteur », un « récrivain », toujours obligé d'assumer la subjectivité de son travail et d'inventer un style-cible à son texte-source. Il expérimente ce *saut périlleux* dans tous les champs d'application spécifique de sa pratique traduisante et de son approche traductologique que Ladmiral ne manque pas de les définir dans son article : *prescriptive, descriptive, productive* et *inductive*. Il y reprend aussi les dichotomies traductologiques connus (sourciers/ciblistes ; littéralisme /naturalisation), tout en déclarant sa position cibliste et l'importance du respect de l'altérité dans l'acte du traduire.

Alain Sarrabayrouse (Université de Paris X-Nanterre) prend comme point d'appui essentiel pour sa réflexion sur la traduction quelques essais sur la lecture et la traduction signés par des noms plus ou moins connus dans ce domaine : Michel Picard avec *Lecture comme jeu* et *Lire le temps*, Viscent Jouve avec *L'Effet-personnage dans le roman* (qui réutilise en fait et modifie quelques éléments pris de l'auteur déjà cité), Antoine Berman avec son célèbre *Pour une critique des traductions : John Donne*. Pratiquement, Alain Sarrabayrouse s'inscrit dans la lignée de réflexion tracée par Berman sur les possibilités d'évaluer une traduction. Il semble que le projet critique bermanien ait ses racines dans l'herméneutique développée par Heidegger et continuée plus tard par Paul Ricoeur et Hans Robert Jauss. D'ailleurs, il existe deux « écoles » qui pratiquent deux types d'évaluation des traductions : l'une initiée par l'oeuvre d'Henri Mechonnic « essentiellement négative et destructrice » et l'autre « positive », façonnée par les critiques de la traduction de Tel-Aviv et leurs correspondants en Belgique et en Allemagne. Comme méthode de travail, l'auteur se sert de *l'esquisse* de Berman qui comprend plusieurs temps : la lecture et relecture de la traduction ; les lectures de l'original ; la recherche du traducteur ; la position (*langagière* des traducteurs : leur rapport à la langue maternelle, leur être-en-langue ou scriptuaire : leur rapport à l'écriture et aux oeuvres), le projet (le

mode et la manière de traduire choisis) et l'horizon du traducteur (défini comme « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui « déterminent » le sentir, l'agir et le penser du traducteur », p. 78) et la vérifie sur l'oeuvre de Charles-Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse*, traduite en 1942-43 par l'écrivain italien Vasco Pratolini. En combinant plusieurs concepts déjà existant dans la critique de la traduction, l'auteur conclut que la seule position pertinente qui puisse permettre au critique de comprendre le projet implicite de la traduction est celle de « critique-lectant-jouant », capable de deviner la stratégie narrative du romancier.

Antonio Lavieri, Institut supérieur d'interprétation et de traduction (ISIT), Paris, essaie par son intervention de résoudre le problème de la liaison entre le pouvoir heuristique de la fiction sur *la fictionnalité* du savoir et le contenu cognitif de l'art et de la littérature. Prenant comme archétype de la réflexion fictionnelle sur le langage, l'écriture littéraire et la traduction dans la littérature du XX^e siècle l'oeuvre de Jorge Luis Borges, l'auteur se propose d'explorer, comme lui-même l'affirme, les implications épistémologiques-poétiques, esthétiques, génériques, idéologiques, formelles qui existent entre les formes fonctionnelles de l'argumentation théorique et les discours fictionnels sur la traduction. D'ailleurs, dans le récit de Borges, en analysant l'identité de l'oeuvre littéraire, l'auteur reprend pratiquement la vive controverse qui a opposé Gérard Genette à Nelson Goodman. Trois romans servent d'argumentation : *Le Désert mauve* de la québécoise Nicole Brossard, *Amour bilingue* du marocain Abdelkebir Khatibi et *Di seconda mano* de l'italienne Laura Bocci, toutes les trois des reformulations unilingues. On peut conclure que la traduction mise en fiction dans la même langue met en évidence la nature métalinguistique de toute opération d'écriture ainsi que l'aventure de l'altérité.

Danielle Risterucci-Roudnicky, Université d'Orléans, part dans son réflexion d'un postulat : le texte traduit est un palimpseste. Lorsque l'auteur impose, par des contraintes explicites, une lecture en perspective, on a affaire à une « fonction palimpseste » du texte traduit. D'origine exclusivement auctoriale, elle peut être externe (le

métatexte paratextuel) ou interne (les signes textuels) au texte. Le traducteur adopte une posture oblique entre production, traduction et réception.

Anne-Rachel Hermetet, Université d'Angers, se propose une intervention sur les points de résistance, « zones textuelles problématiques » selon Antoine Berman, qui apparaissent à la lecture d'oeuvres traduites, liées à des faits de traduction culturelle, tout en essayant d'en établir une typologie : les noms propres, de personnages ou de lieux, les *realia*, les idiomatismes, les références historiques ou littéraires. Par les choix pratiqués (l'explicitation, la glose ou l'insertion des notes), le traducteur oriente considérablement l'interprétation mettant en évidence ou au contraire gommant la distance culturelle.

Sandra Garbarino, Université Lumière-Lyon II, annonce dès le début, que les problèmes soulevés par l'acte du traduire ont une double origine : l'une est représentée par les deux langues qui viennent en contact lors de la traduction et l'autre par les cultures véhiculées. L'auteure fait le constat qu'au cours de l'acte du traduire la composante du discours qui subit le plus grand nombre de variations est la syntaxe, toute langue ayant ses propres règles de construction phrastique. L'analyse détaillée de cette problématique prend en question deux traductions, l'une de l'écrivain Jean Thibaudeau, l'autre de l'italianiste Jean-Paul Manganaro. Ayant la chance d'interroger personnellement ces deux traducteurs (le premier plutôt fidèle à soi-même qu'au texte, tandis que le second fait le contraire), sur leurs pratiques traduisantes, Sandra Garbarino montre les différences lexicales, syntaxiques, rythmiques et sémantiques qui écartent les deux versions traduites de la chronique d'Italo Calvino, *Collezione di Sabblia*.

Mariella Colin, Université de Caen Basse-Normandie, aborde la traduction dans le domaine de la littérature d'enfance et de jeunesse, production littéraire parfois publiée en langue étrangère dans des versions médiocres, d'une qualité inférieure à celle du texte original. On constate dans le texte-cible un grand nombre d'insuffisances et d'infidélités faites au nom de la lisibilité, une sorte

d'alibi qui masque l'impuissance du traducteur de franchir des difficultés d'ordre linguistique et culturel avec lesquelles il se confronte ou l'adaptation du texte aux capacités de compréhension du public enfantin. L'étude stylistique et linguistique contrastive qui fait l'objet de cette intervention tourne autour de la traduction du roman italien *Le avventure di Pinocchio* de Carlo Collodi en terre française.

Catherine Bougy, Université de Caen Basse-Normandie, présente un cas singulier des échanges culturels entre la France et l'Italie au Moyen Âge, essentiel à la connaissance de la conquête normande de l'Italie du sud au XI^e siècle. Le texte *L'Ystoire de li Normant* mêle latinismes, italianismes et français et montre les influences linguistiques variées, importantes surtout pour l'histoire des langues.

En parcourant ce numéro 9 de la revue *Transalpina* on arrive à la conclusion qu'il touche des aspects théoriques et pratiques portant sur des questions textuelles précises et pose effectivement problème à tout traducteur en l'obligeant à faire des choix souvent déterminants.